

Gérald Tenenbaum

# Souffles couplés



*Voile des mots*

Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayant cause, est illicite et constitue une contrefaçon, aux termes des articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Maquette intérieure et couverture : RédacNet - [www.redacnet.com](http://www.redacnet.com)

Photo de couverture : © Boštjan Jurečič, Rex, 2016,  
photographie Luka Dekleva

Éditions Le voile des mots  
102, rue Saint-Dizier, 54000 Nancy  
[www.voiledesmots.editions.free.fr](http://www.voiledesmots.editions.free.fr)

Dépôt légal octobre 2023  
Achevé d'imprimé en septembre 2023.

© Voile des mots éditions, 2023  
ISBN: 978-2-9587374-7-4  
Tous droits réservés

*Étrange fut la nuit où tant de souffles  
s'égarèrent au carrefour des chambres...*

Saint-John Perse  
*Exil*



**D**es vies jumelles, de part et d'autre, sur les deux versants. Côté italien ou français, c'est le même temps qu'on prend. Quand on est de là-haut, de la montagne, la ville, on y descend parfois. Pas souvent. Quand il faut. Avec parcimonie. Mais là, d'un coup, c'est la ville qui est montée. La ville est vite et bruyante, elle s'agite, elle parle fort, elle vibre, elle résonne.

En haut, on ne fait pas comme ça. C'est à cause du silence qui se dépose. On prend son temps. Le temps va comme il peut, on n'y peut pas grand-chose, c'est d'autre chose qu'on s'occupe. Le soleil se lève chaque jour du même côté de la montagne, on l'accepte, on fait avec.

Mais là, d'un coup, sirènes, radiotéléphones, et même l'hélicoptère, la ville est montée.

Ici, c'est le côté italien.

Il en eût été de même du côté français.

Deux heures à peine que le drame a eu lieu.

La montagne s'est noyée dans la ville qui est montée subitement comme l'eau du lac au printemps.

Deux heures que tout a basculé; la montagne est noyée dans les clameurs et les brondissements. Même l'écho de la tronçonneuse, qui depuis le fond de la vallée vient percer un enclos autour des sept villages, même cet écho-là s'est voilé.

C'est la grande maison épervier qui est l'œil du cyclone. Épervier est le nom qu'on lui a donné quand le vieux Luciano l'a finie: il signait toujours son travail de maçon d'une cheminée en bec d'épervier.

Deux heures. La montagne tressaille encore.

Dans l'eau sombre du lac, le reflet de l'épervier, comme un autre épervier, frissonne à la brise déconcertée.

La doctoresse a laissé repartir l'ambulance. L'inspectrice de police aussi est restée. Deux femmes autour du gamin. Il y a de l'agitation partout, seul Alex est immobile, qui fixe le mur de pierre grise, pâle à mourir.

– Quel âge tu as, Alex, tu peux au moins nous dire ça?

C'est l'inspectrice, en tailleur pantalon de jersey noir, chemise marine et queue-de-cheval, qui a parlé. Elle est accroupie devant la chaise où l'on a installé Alex.

– Son père m'a dit onze ans, coupe le médecin, il est reparti avec la tante juste avant votre arrivée.

– Tu as onze ans, Alex, c’est bien ça? insiste l’officier de police.

Alex la fixe du regard, mais ne répond pas.

La femme en blouse blanche, catogan de soie fauve sur chevelure châtain clair, fait une tentative, carnet et stylo en main :

– Tu veux l’écrire? Tu veux écrire ton nom? Tiens, essaye.

Alex prend le carnet, qu’il pose sur ses genoux, puis saisit le stylo. Il dessine un bâton, qu’on pourrait prendre pour le début d’un A. La doctoresse sourit. Mais le bâton se prolonge jusqu’en bas de la feuille, suivi d’une autre ligne, et une autre encore, jusqu’à ce que la page soit tout entière emprisonnée.

– On n’en fera rien aujourd’hui, conclut la policière en tailleur noir.

– Il faut l’emmener à Turin. Là-bas, ils auront le temps, ils ont les gens.

– Mais... il est français! On ne vous a pas prévenue?

– Si, si... Ça m’est sorti de la tête...

– On va appeler Albertville, ils sauront bien si c’est pour eux ou s’il faut transférer à Chambéry.

– Bien. Je transmets. Donc on en reste là...

– Oui, merci. Vous me faites envoyer les rapports?

– Bien sûr.

– Alors, au revoir...

– C’est-à-dire...

Secouant la tête et pinçant les lèvres, la femme en noir se frappe le front.

– Décidément ! Moi aussi je suis troublée. Bien sûr, je vous raccompagne.

– S’il vous plaît.

Double regard vers Alex, mission terminée, double adieu impavide.

Elles sortent, elles disparaissent.

Bruits de voix devant la maison, consignes, bruits de pas. L’estafette démarre, vrombissement de moteur dépaysé par la pente.

Un carabinier vient chercher Alex et l’emmène au séjour. Il y a plusieurs heures d’attente avant l’arrivée des collègues français.

Le policier en profite pour écrire son rapport sur la table cirée. Il s’applique, au mépris des traces incrustées dans le bois tendre. Le ciel se couvre du côté mont Blanc. Il termine enfin, soupire, signe et date du dimanche 17 juillet 1983. Un collègue le rejoint. Ils s’observent sans parler.

Alex demeure immobile sur sa chaise. Après un moment, il tourne la tête vers les deux gardiens de la paix. Celui de droite opine du chef, l’air entendu.

Les vêpres viennent de sonner au bourg ; le vent vient de par là. Alex réclame un verre d’eau en français, premiers mots. Les deux hommes sont affalés dans les fauteuils, vestes ouvertes, casquettes au sol.



– Tu n’as qu’à te servir au robinet, dans la salle de bains, lui répond-on en français, sans faire attention.

Il se lève, culottes courtes, jambes maigres et chaussures de marche poussiéreuses.

Croisant le miroir, verre à la main, dans la salle de bains, il s’évanouit.